

# CULTURES SUD

## La revue en ligne des littératures du Sud

*Sofar Blues* de **Nayla Debs**

Notes de lecture par **Marie Haikel-Elsabeh**

**Sofar blues, un air bleu qui se déguste comme un petit noir, une peinture ébréchée d'un Liban qui se fond dans la guerre, un souvenir qui fait vivre au-delà des blessures. Deux âmes solitaires, Layna et Dimitry avec des « y », se découvrent dans le grand hôtel d'Egypte, niché dans le village de Saoufar, lieu de villégiature de toute la bourgeoisie orientale des années 1960. Les thèmes au cœur du roman sont universels, la rencontre, la perte, les retrouvailles entre deux êtres brisés par les aléas du destin, en toile de fond, le Liban entre deux époques dont l'essence ne saurait être définie par l'instant. Le Liban des années 1960, est celui de la riviera Moyen-Orientale, à la croisée de l'Orient et de l'Occident, celui de 2006 est brisé par des guerres fratricides et des invasions étrangères, ensanglanté par des morts absurdes et systématiques. Nayla Debs nous plonge dans des cœurs tourmentés qui s'entrechoquent dans deux Liban distincts, celui du souvenir, celui de la guerre, celui de la joie fugace, celui de la brutalité sanguinaire, celui du partage, celui de la haine.**

Ces deux instantanés ne sont pas réconciliés par la grande tisseuse qui réunit les deux protagonistes pour mieux les séparer. Dans une danse qui ne dure que l'été 1960, Nayla, l'enfant sauvage, la garçonne qui s'émerveille devant la nature, fait découvrir à l'adolescent maladroit, Dimitry, les merveilles cachées des montagnes libanaises, les us et coutumes ancestrales de ses habitants. Chaque jeu, chaque instant partagé est prétexte à la douce découverte des premiers émois, Nayla devient femme, Dimitry apprend à aimer, ces souvenirs fugaces seront le terreau de leurs blues d'adulte.

La reconstitution de la vie des deux jeunes adolescents dans les années 1960 est saisissante, les références culturelles des jeunes protagonistes posent les limites de leur univers : la bande dessinée, les magazines pour enfants, les livres, le cinéma qu'ils découvrent ensemble. Pourtant, les jeux sont simples dans le village de Saoufar, on joue à lancer les bouchons de bouteilles sur la voie ferrée, on part nager, on fait le vendeur de légumes, on redécouvre la nature qui recèle de trésors et de graines sauvages. Au-delà de l'enfance rêvée, reconstituée par Layna et Dimitry, il y a le contexte global de la vie du grand hôtel d'Egypte que fait revivre avec habileté Nayla Debs. La buanderie, la grande pièce de la salle à manger, les lieux de réception, chaque emplacement a son usage, ses codes rigoureux, et ses occupants. La vie du village de Saoufar qui continue d'accueillir, les beaux étés, toute la grande bourgeoisie orientale, est dépeinte avec finesse et subtilité comme un lieu réunissant l'élégance et la nature brute. L'esprit des habitants des montagnes très différents de ceux des villes et villages en contrebas est esquissé avec légèreté, à l'affût de toute nouveauté extérieure à leur microcosme, ils affluent comme des abeilles à miel lorsque la Hakimeh, la belle doctoresse et mère de Layna, monte rendre visite à sa fille. Toute distraction extérieure est bienvenue dans ce lieu toujours prisé des vacanciers qui a gardé ses mystères.

Les descriptions contextualisent et soutiennent chaque passage de l'histoire, le style est poétique, heurté par les lettres que les deux protagonistes s'écrivent. Le Dimitry adulte, rêve d'aimer mais ne sait pas se donner entièrement à celle qu'il imagine, à la petite sorcière de Layna qui a gardé son authenticité, sa sauvagerie, ses boucles de garçonne en grandissant. Aimer dans l'idéalisation et le souvenir, voilà le nœud gordien à l'essence de la relation entre les deux personnages. L'écriture traduit cette rémanence obsessionnelle par les interruptions de la grande tisseuse qui leur murmure leurs avenir, ce personnage hors du temps comme le chœur des pièces de théâtre antique joue le rôle de l'Arachnée et des trois Parques en tissant le fil d'un destin sans

dénouement qui n'a existé que pour être l'incarnation de la mémoire: « La Grande Tisseuse irradiait de bonheur. Elle murmura hypocritement « *Maktoub!* C'est écrit ». Savait-elle seulement que ses envoutements, son acharnement pouvait être contrecarrée par la faiblesse, la légèreté et l'arrogante cruauté des mortels ? »(p. 170).

Le Beyrouth de 2006 n'est pas reconstitué, il est parcellaire, et se visionne par bribes, comme les souvenirs qui sont le fil conducteur des retrouvailles entre deux adultes qui doivent se reconnaître au travers des strates du temps. La Layna adulte a reconstitué son paradis en plein cœur de Beyrouth, les plantes qu'elle a sauvé de son village natal de Saoufar à l'instar de Noé et de son arche, s'entremêlent dans lieu hors du temps, épargné par les destructions extérieures. Ce Beyrouth de 2006 est traversé par les destructions et peu d'étrangers s'aventurent dans ses ruelles ensanglantées. Seul un journaliste habité par son envie de redécouvrir un Liban perdu, oublié, s'aventure dans cet endroit à l'abri de l'horreur pour découvrir l'auteure de ce paradis perdu. L'artiste engagée, qui souffre dans ce pays absurde soumis à des guerres incessantes, qui construit ses rêves en vert pour ne pas voir les perpétuelles destructions : « On avait peine de croire ce pays pouvait générer de la tristesse, de la douleur ou tout autre sentiment de malheur. On pouvait difficilement imaginer qu'à quelques centaines de mètres de ce havre de douceur, le Liban entier pleurerait. Tout dans ce paysage me ramenait vers l'insouciance de mon enfance, vers ma propre ville, vers le bonheur d'antan »(p. 136).

Ce journaliste, effacé, mais à l'affût d'indices pour réactiver sa mémoire que relance une carte du grand hôtel d'Égypte, est le Dimitry de l'été 1960 de Saoufar, l'enfant pataud, malhabile et pourtant tellement attachant que Layna devine sous son masque. Le jeune garçon qui découvre un pays si proche de celui de sa Tunisie natale, et pourtant si différent avec ses spécificités, ses obsessions. Le présent est alimenté par le passé, les retrouvailles ne sont que découverte, Layna est devenue une femme marquée par la guerre, endurcie, dont les espoirs s'étiolent peu à peu face aux morts régulières, Dimitry a vécu des drames à peine esquissés, d'autres vies en demi-teinte, et s'est absorbé dans son métier, fuyant perpétuellement tout rapprochement humain réel, dissimulant ses faiblesses inhérentes. La grande tisseuse a renoué les destins de deux êtres à vif, survivant à leurs manières de drames les dépassants, jouets de destins adverses.

Le style est moderne, précis dans le choix des mots, original, et dépeint avec ardeur ces deux vies irréconciliables ; peut-être que la voix des auteurs Libanais francophones et francophiles doit se faire entendre pour que le dialogue continue entre les cultures. *Saoufar blues* est une déclaration d'amour à ce partage culturel, aux souvenirs d'une France disparue et de ses valeurs toujours actuelles.